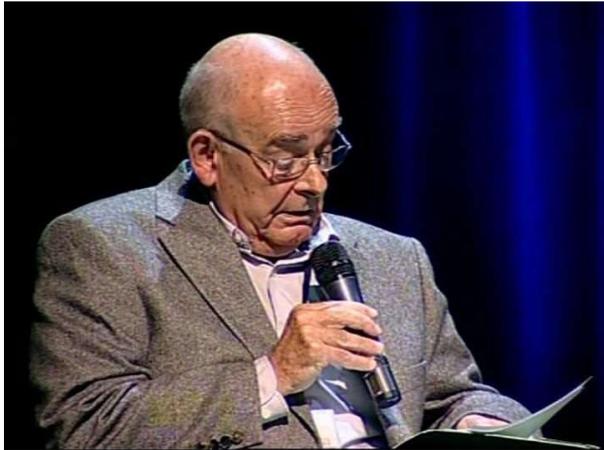


*Hélène Martin Berthet et André Millet**



Hélène Martin Berthet : André Millet, votre discipline (psychiatrie et psychologie) n'a pas pour objet d'expliquer. Elle essaie de comprendre, d'interpréter. Vous avez reçu un ensemble de témoignages et vous avez aussi votre propre expérience desquels vous avez tenté de tirer des réflexions personnelles. Nous sommes très curieux de les connaître. **(extraits)**



André Millet - La transmission : un travail de répétition à travers sa diversité

AM : Transmettre. C'est, dit-on, faire passer quelque chose d'une personne à l'autre. Car si nous nous sentons poussés à transmettre, il faut bien s'adresser à quelqu'un qui réceptionne.

Cet Autre, avec un grand A comme l'aurait désigné Lacan, c'est mon interlocuteur radicalement différent de moi.

C'est cette présence de l'Autre qui nous permet de prendre la parole, ou nous en empêche, ce qui revient au même, elle nous permet d'exister. C'est exister face à.

La transmission est un échange, et il est normal que dans cet échange, on ne soit pas, comme on dit, sur la même longueur d'ondes.

AM : Qu'en est-il donc du contenu de cet échange

Nous avons l'impression au premier abord, face à l'Autre, d'une curieuse surdité, ou d'un aveuglement, ou d'une certaine insensibilité.

Il s'agit bien évidemment d'un refus d'écoute. Et si écoute il y a, notre interlocuteur se cantonne dans une incrédulité facile. Si nous ressentons très souvent clairement cette attitude comme de la mauvaise foi, ce qui pousse notre interlocuteur à cet évitement est beaucoup moins clair.

Car la nature de cet évitement est en fait en partie inconsciente.

En l'occurrence celui qui nous écoute fait ainsi passer à la trappe sans s'en apercevoir des idées inacceptables pour lui. Car ce qui le gêne, ce qu'il refuse confusément, c'est bien sûr ce qu'il risque d'entendre à travers ce que nous lui disons.

Notre discours de pied-noir, c'est celui de notre communauté, c'est ce qui émerge de notre vécu, de notre mémoire, c'est une expression verbale ou non de pensées communes, pensées qui plongent aussi dans l'inconscient de chacun de nous. Pensées pas toujours saisissables, ni formulables. Freud a découvert qu'elles ont à voir avec notre histoire personnelle, mais aussi celle des générations qui nous ont précédées. Elles peuvent aussi être présentes en nous sous forme de symboles. Ce processus est appelé refoulement. Et on dit que ces pensées refoulées sont toujours actives et déterminantes pour nos comportements.

Ceci est important pour notre histoire.



AM : Entrons dans les détails de ces processus inconscients.

Chez notre interlocuteur qui peut être notre détracteur, notre lecteur, notre spectateur les mêmes processus d'oubli existent aussi. Il est dans sa propre histoire qui se superpose à la nôtre, avec des points à la fois communs et opposés.

Il s'agit bien évidemment du Métropolitain, cet Autre avec qui nous pouvons avoir par ailleurs de solides relations d'amitié. Il est en même temps à priori différent de nous, et ce que nous sommes poussés à lui dire à travers notre travail de mémoire, c'est une histoire, l'histoire de notre Algérie, celle de notre colonisation. C'est dire ce que nous avons accompli. Quand je dis nous, il ne s'agit évidemment pas que de nous présents ici, mais aussi de nos parents, grands parents et même aïeux dont nous prenons le relais. Il semble qu'être pied-noir, c'est assumer cette histoire comme une responsabilité.

Partir, pour les français, c'était en général trahir ceux qui restaient, astreints à une dureté de vie à la campagne, mais vie toutefois valorisée. C'était aller chercher ailleurs un idéal.

Traverser la mer, c'était une première rupture autour d'une aventure. Le corollaire, de la part de ceux qui ne partaient pas, en était, par delà leur condamnation, l'envie et la jalousie pour une démarche devant laquelle ils avaient peut-être reculé.

Pour faire face à l'envie et la jalousie, il a fallu faire mieux qu'en France. Et cela a fonctionné comme un aiguillon pour vivre et se dépasser.

Et cela s'est révélé exact au fil des années, une véritable épopée débouchant sur l'apparition du pays neuf et moderne que nous avons connu.

AM : La France, on l'a ensuite idéalisée, on l'a imitée pour la dépasser, tout en gardant quelque part à la fois par rapport à elle infériorité et supériorité, c'était garder en nous symboliquement un coin de ses terres, comme une appartenance. Cette appartenance nous permettant en même temps de nous positionner en tant que communauté

française nouvelle, physiquement coupée de la métropole, avec un mélange réussi d'ethnies et l'apparition d'une conscience collective.

Tout au long de notre travail de colonisation, le français – de France - ignorait en général ce qui se passait en Algérie. Les gouvernements s'en occupaient peu, l'opinion métropolitaine ne voulait au fond rien en savoir, et cela nous ne le mesurons pas trop. Les causes de rejet du début se perpétuaient, elles n'étaient plus tellement conscientes, mais elles avaient gagné l'opinion. Les raisons politiques en avaient gommé les raisons affectives.

Au fil des générations, nous ne voulions en général rien savoir d'exact sur la métropole, ni sur notre passé, sans toutefois le renier. Mais il persistait de ce passé, comme symbole chez certains, cette peur confuse de devoir partir un jour pour une nouvelle rupture. Cette rupture primitive avait été donc été gommée dans les mémoires, elle était passée dans notre inconscient et n'était pas présente dans les générations.

Nous n'étions donc pas tournés vers notre passé, loin de là. Les populations issues d'origine et de pays divers s'étaient mêlées, Nous étions donc en France en Algérie, et nous étions aussi algériens.

AM : (...) Dans la violence de l'exode, la conjonction du passé et du présent ont entraîné une irruption de l'horreur humaine dont la représentation est habituellement impossible, créant une sidération de la pensée.

Quelque chose autour de cet événement n'était plus pensable, cela a été ensuite de l'impensé, donc du non représenté. A partir de là, beaucoup d'entre nous n'avions pas envie de parler de l'avant 1962, ni de notre histoire, et ce n'était pas du manque de courage. Il fallait vivre. Comme lors de l'arrivée de nos ancêtres, pour beaucoup, il n'y avait plus rien à perdre, et on s'est battus à nouveau.

Il reste toutefois en nous de l'indicible.

C'est à propos de cet indicible et de ses conséquences que le Professeur Maurice Porot, chef de service de psychiatrie à Alger, avait justement à son arrivée en France à Clermont-Ferrand, écrit un article sur « Les Problèmes psychologiques des Transplantés d'Algérie ».

Il disait en particulier que la déchirure, la blessure de la transplantation créait une diminution des possibilités de réaction, et il avait remarqué combien de pieds-noirs étaient abouliques après leur arrivée, supportant sans réagir les pires difficultés. Il disait que dans un deuxième temps le transplanté était rapidement transformé en écorché vif.

AM : De son côté, l'opinion française après nous avoir rejetés nous a effectivement ignorés. Mais je trouve qu'ignorer n'est pas le mot exact.

Les gouvernements français, soutenus par leurs électeurs depuis la 3e république avaient fabriqué le concept d'Algérie Française. Le corollaire en a été que « l'Algérie était française ou rien du tout ». Or, L'Algérie n'étant plus française, son histoire n'existait plus. Donc histoire rayée d'un trait de plume après juillet 1962 ». Histoire et discours pied-noir, ça n'aurait donc jamais existé.



Il s'agit là à mon avis de quelque chose de beaucoup plus fort que la négation du « Je ne veux rien savoir ». L'opinion métropolitaine s'est retrouvée déstabilisée et culpabilisée par une contradiction : quelque chose avait été créée par ses gouvernants, et ne fonctionnait plus. D'où évacuation de sa responsabilité par une remise en question totale de cette existence.

Existence, donc, déclarée nulle et non advenue. Elle serait ici non représentable. Ce mécanisme rappelle ce qu'avec Lacan on peut repérer sous le terme de forclusion. La forclusion étant un trou dans la représentation mentale que nous pouvons avoir de quelqu'un ou d'une chose. Pour l'Algérie Française on est passé du refus à sa non représentation dans l'opinion. Les générations actuelles auxquelles rien n'a été véritablement dit d'elle, ne se la représentent pas.

AM : Pour revenir à la Transmission, c'est d'abord dans les conversations avec nos proches que l'on se retrouve confronté à ce fait de forclusion. Transmission qui très souvent prend l'allure d'un ratage lorsque nous la recherchons. Cela se retrouve je crois à des degrés divers dans l'accueil réservé à nos publications. (...)

Au-delà du rejet initial de la colonisation, il y a actuellement dans l'opinion française une responsabilité inconsciente. Et j'ajouterai une culpabilité refoulée d'abord dans le souvenir du lâchage de l'Algérie Française, relayée par une non représentation.

Alors, cette transmission est-elle interdite ?

On dirait oui à certains moments sur le plan du politiquement correct, mais il semble bien que si interdiction il y a, ce soit la conséquence des mécanismes que nous venons de voir.

AM : En fait notre travail de transmission reste de toutes façons quelque chose d'incomplet, il y a toujours quelque chose à reprendre, c'est à dire qui n'a pas touché l'autre comme nous l'aurions voulu.

Et cela ne vient pas forcément uniquement du refus d'entendre de l'Autre. Oui, il y a chaque fois quelque chose de raté qui vient de nous, parce qu'il y a de l'indicible autour de notre histoire traumatique.

(...) Il y a bien sûr obligatoirement de l'impossible dans notre transmission, donc quelque chose à toujours compléter et étendre. Et c'est justement ce qui nous pousse à ce travail. Un travail surtout de répétition à travers sa diversité. Quelque chose qui forcément se dépose chaque fois un peu plus, et traverse le refus, même si on ne s'en aperçoit pas. Il y a toujours un reste, c'est ce qui se passe dans tout dialogue renouvelé en général, et je considère globalement la transmission comme un dialogue.

C'est un travail qui ressemble en fait celui de nos pionniers : toujours reprendre, sans toutefois forcément comme eux repartir à zéro. L'important n'est pas uniquement fonction du contenu, mais dans le fait que quelque chose peut passer et passe chaque fois depuis chacun de nous et se dépose sans qu'on n'en prenne forcément la mesure.

Nous savons bien que ce n'est pas forcément notre génération qui prendra connaissance de la totalité de ces sédiments.

De la même façon que nous ne pouvons pour diverses raisons laisser cette tâche à nos enfants, nous ne pouvons nous adresser par delà nos écrits uniquement aux générations suivantes.

Il me semble que nous n'avons pas à nous dérober à un dialogue actuel, même s'il est éprouvant.

(Applaudissements)



Hélène Martin Berthet : Répéter sans relâche pour vaincre les refus inconscients. Docteur Millet, je vous remercie au nom de tous car vous avez donné là une amplitude dans la réflexion sur la transmission, à la fois sur un plan général mais aussi pour notre communauté.